

Éloge de Georges-Alfred CRÉMER (1927-2013)

Daniel COUTURIER *



Georges-Alfred Crémer nous a quittés le 16 mai 2013 après que, pendant quelques mois, sa santé l'ait obligé à diminuer ses activités et espacer ses participations aux travaux de l'Académie.

L'honneur de prononcer son éloge est pour moi l'occasion providentielle d'exprimer la reconnaissance que je lui dois et l'estime que je lui porte. Georges Crémer, doyen depuis peu de la faculté de Médecine Cochin-Port Royal, m'a admis dans le corps des enseignants de sa faculté. Il m'a fait confiance pour apporter aux étudiants l'enseignement de qualité qu'il exigeait et contribuer à la recherche scientifique universitaire qu'il voulait promouvoir. C'est grâce à lui que j'ai vécu à Cochin pendant plus de vingt années la période la plus passionnante et la plus riche de ma vie professionnelle. À l'Académie, nos préoccupations et nos sensibilités nous ont amenés souvent à réfléchir ensemble. Ce fut un réel plaisir de travailler à ses côtés. Par son appui, par son exemple, je dois beaucoup à Georges Crémer.

*
* *

Georges Crémer est né le 27 avril 1927 dans un foyer familial parisien originaire de Belgique. C'est à l'école des Roches qu'il accomplit sa scolarité. En compagnie de son frère Bruno, il bénéficia, dans cette école novatrice d'une formation complète où sport et nature avaient leur place.

* Secrétaire adjoint de l'Académie nationale de médecine

Au terme de ses études secondaires, il choisit la profession médicale. Il est nommé interne des hôpitaux de Paris en 1956. Au contact de ses maîtres d'internat, sa personnalité de médecin se dessine.

Il insistait sur la profonde impression que lui ont procuré la proximité de certains d'entre eux :

- le Professeur Maurice Deparis dont la riche culture médicale comme le généreux engagement empathique lui laissa l'image exemplaire du clinicien compétent, généreux, sensible à la personnalité du malade ;
- c'est auprès du Professeur Louis Justin-Besançon qu'il acquiert la conviction qu'il appartient aux Médecins Universitaires de constituer autour d'eux une équipe cohérente et complémentaire de collaborateurs bien choisis. C'est là qu'il se rapproche de deux remarquables personnalités auxquelles il allait devoir sa carrière, Henri Pequignot et Claude Laroche.

Il fut très sensible aux remarques et mises en garde prophétiques d'Henri Pequignot. En effet, il dénonçait déjà le danger de voir l'attention du médecin accorder une priorité aux nouvelles techniques au détriment de la prise en compte de la personne malade dans sa singularité. Il voyait surgir les difficultés économiques qu'allait inévitablement entraîner la prise en charge d'une population âgée en augmentation régulière à laquelle les meilleurs soins devaient être délivrés jusqu'au terme de la vie.

Mais c'est auprès de Claude Laroche dont il a été successivement l'interne, le chef de clinique, l'agrégé, que Georges Crémer allait pouvoir développer sa carrière hospitalo-universitaire. L'exemple de celui qui « voulait servir la science et la foi avec une soif de connaissance et une charité pour celui qui souffre », comme il le formula, força son admiration. Il adhéra sans réserve aux idées de son maître qui considérait la « médecine interne comme la médecine de l'homme dans son intégralité », superbe prétention qui implique le travail en équipe où chacun apporte sa contribution de façon à tendre vers le meilleur résultat.

Claude Laroche avait la passion de l'enseignement, il entendait en faire bénéficier tous ceux qui l'entouraient : médecins chevronnés, étudiants, personnels soignants. Georges Crémer a succombé à la passion de son maître pour en faire un des principaux fils conducteurs de son action.

À cet attrait principal vers la Médecine Interne allait s'associer une différenciation vers la Rhumatologie. C'est au sein des deux principales écoles parisiennes de cette discipline : Stanislas de Seze et Antoine Ryckwaert à Lariboisière, Florent Coste et Florian Delbarre à Cochin que Georges Crémer acquit une compétence particulière en pathologie ostéoarticulaire. Il allait avoir l'occasion de faire bénéficier la chaire de Médecine du Travail du Professeur Desoille de sa compétence en Rhumatologie pour assurer la préparation des médecins du travail à la prise en charge des maladies ostéoarticulaires induites par certaines professions.

En 1973 Georges Crémer rejoint le service dont Claude Laroche a pris la responsabilité à Cochin. Il en assurera avec René Caquet l'encadrement médical. Ils seront

bientôt rejoints par Michel Detilleux, Daniel Sereni, Alain Boissonnas, qui désormais constitueront son équipe.

L'Hôpital Cochin disposait de deux services consacrés à la Médecine Interne : l'un dirigé par Henri Pequignot, l'autre par Claude Laroche. Au départ d'Henri Pequignot, Georges Crémer se voit confier la responsabilité de son service. Très vite s'impose l'unification des deux structures : il fédère les deux services, y associe l'unité d'hématologie de Jean-Paul Levy et Bruno Varet et le service des urgences pour constituer un département médical.

Il a fallu beaucoup de talent, de persuasion et de persévérance pour aboutir à la constitution d'un ensemble conçu sur une logique strictement médicale. Cet efficace rapprochement, préfiguration des pôles, aurait dû servir d'exemple aux restructurations qui ont été imposées quelques années plus tard dans les hôpitaux publics.

Après avoir mis son talent et sa ténacité à élaborer une structure hospitalière cohérente au centre des activités médicales de l'hôpital Cochin, c'est vers l'organisation de l'enseignement médical qu'il fit porter ses efforts. La fonction de doyen de la faculté Cochin-Port Royal lui est confiée en 1979. Il assumera pendant dix ans cette responsabilité. La présidence de l'université René Descartes Paris V lui est ensuite confiée. À l'issue de son mandat il assura la vice-présidence du Comité d'Évaluation des Universités.

Élu Membre de l'Académie nationale de médecine dans la première division en 1999, il a apporté régulièrement sa précieuse participation à notre compagnie.

*
* *

L'œuvre scientifique de Georges Crémer est celle d'un clinicien dans l'âme. Ses travaux s'efforcent de répondre à des questions surgies de la pratique, ils reposent sur la fine observation du malade avec l'appui des explorations morphologiques et biologiques les plus pertinentes. Je m'en tiendrai à quelques thèmes :

- les troubles de la glycorégulation, leurs conséquences chez les personnes âgées et les sujets atteints d'artériopathie dégénérative. Les troubles ostéoarticulaires du diabétique, la place des biguanides dans le traitement ;
- la publication d'une suite de cas exceptionnels annonce les efforts développés quelques années plus tard pour faire avancer la prise en charge et le traitement des maladies rares ;
- des maladies rares mais aussi des localisations et des présentations exceptionnelles de maladies fréquentes qu'il faut reconnaître malgré une présentation trompeuse ;
- son intérêt différencié pour la pathologie ostéoarticulaire l'a conduit à approfondir l'étude du métabolisme calcique des hypercalcémies paranéoplasiques, des hypercalcémies familiales ;

- il a abordé avec son équipe les grands sujets de santé apparus ces trois dernières décennies : le syndrome d'immuno-déficience acquise : le SIDA, la ré-émergence de la tuberculose, la toxicomanie. Avec Alain Boissonnas, il a courageusement abordé la prise en charge du toxicomane en créant une unité hospitalière dotée de moyens médico-sociaux adaptés, structure spécialisée reconnue comme telle, en évitant cependant l'isolement et le cloisonnement.

*
* *

Son œuvre d'enseignant, pédagogue soucieux de transmettre aux générations montantes les moyens d'accomplir au mieux leur profession, mérite toute notre admiration. Il avait perçu l'importance de l'enjeu aux côtés de Claude Laroche, il va y consacrer son talent et sa détermination. Quelques exemples montrent combien étaient exactes son analyse des besoins, la pertinence de ses initiatives.

- Il fallait motiver, organiser, coordonner les enseignants des différentes disciplines. Il mettra près de trois ans avec la commission de pédagogie et la précieuse collaboration de Jean-Paul Levy et Bruno Varet à établir la liste des objectifs. Il a fallu beaucoup de détermination pour imposer aux responsables de chaque discipline de ne retenir que les notions les plus fondamentales et éviter la dérive foisonnante des connaissances accessoires.
- Il considère qu'il y a lieu de s'assurer que les jeunes étudiants trouveront les moyens d'apprendre les gestes de l'examen clinique. Une liste des connaissances sémiologiques est établie. Les enseignants contrôleront en fin de stage qu'elles ont été acquises.

Il obtiendra les résultats qu'il espérait au concours de l'Internat. Il a surtout permis à des générations de jeunes médecins d'être mieux préparés pour aborder leur vie professionnelle.

Son principal engagement, assurer un enseignement universitaire qui apporte une vraie préparation à la vie professionnelle.

- Avec René Caquet, qui sera lui-même doyen de la faculté Bicêtre, il mesure le décalage entre les connaissances que les étudiants acquièrent pendant leur fréquentation des grands services hospitalo-universitaires et les informations dont ils devront disposer dans leur vraie vie de médecin. Ainsi décident-ils de créer le « Certificat de Médecine praticienne » qui s'efforcera de combler les lacunes.
- La Médecine Générale, médecine de premier recours, dispositif essentiel dont les effectifs représentent près de la moitié du corps médical français est, avec l'internat classant, confiés à des jeunes recrutés par défaut : il faut leur donner la possibilité d'une formation spécifique de qualité, des moyens d'agir au mieux dans une pratique qu'il faut valoriser. Georges Crémer demande à

Michel Detilleux d'organiser dans la faculté un département universitaire de Médecine Générale. Il suivra régulièrement le développement de cette initiative. Elle a porté ses fruits à telle enseigne que des dispositifs analogues sont développés dans de nombreuses facultés.

- Avec François Rousselet et Claude Dreux, doyens de la Faculté de Pharmacie, Georges Crémer a créé le « certificat supérieur de pathologie médicale », ainsi mobilise-t-il son corps enseignant pour apporter aux pharmaciens d'officine la formation médicale complémentaire qui leur est nécessaire pour qu'ils puissent être efficaces en premier recours.

Georges Crémer a voulu un enseignement rigoureux, adapté aux professionnels de santé. Il a fait porter les efforts du corps enseignant sur l'importance de la formation clinique et de l'abord personnalisé des malades, la hiérarchisation des connaissances, la revalorisation de la Médecine Générale. On a suffisamment évoqué ces questions dans cette enceinte pour ne pas rendre ici un particulier hommage à l'œuvre de formation qu'il a accompli.

La faculté Cochin-Port Royal ne devait pas être repliée sur elle-même. Avec le général Lefevre, Florian Delbane, Claude Laroche, Henri Bricaire, Claude Aaron, il a mis en œuvre les « journées scientifiques » communes avec l'hôpital des armées du Val de Grâce. Là encore, ce fût le premier pas d'une mise en commun des moyens des deux établissements, processus qui est désormais en rapide développement.

*
* *

Après dix ans d'engagement quotidien auprès des enseignants et des étudiants de la faculté Cochin-Port Royal, il prend la responsabilité de l'université René Descartes. Il accède à la présidence tout naturellement. On a eu le sentiment que cette responsabilité lui revenait évidemment.

- Il s'est agi d'abord de faire percevoir aux institutions qui la composent la réalité de leur appartenance à ce grand ensemble et les avantages qu'elles pouvaient trouver dans leur rapprochement.
- Il demande aux responsables des facultés de médecine d'engager les conversations pour prévoir les regroupements qui s'imposent. Il fallait pouvoir rivaliser, dans le domaine de la recherche notamment, avec les meilleures universités étrangères. C'était les premiers pas de la restructuration universitaire acquise maintenant.
- Son souci de formation professionnelle ne le quittait pas. Il considérait que l'université devait jouer son rôle dans le développement permanent des connaissances des professionnels de santé, des médecins en particuliers. Après la formation initiale, l'université devait être en mesure d'assurer la mise à jour des connaissances. Dans ce difficile débat, il était nécessaire d'introduire le rôle indéniable de l'université.

Installé comme Président de Paris V au cœur de la Faculté de Médecine historique, il a saisi l'occasion et déployé de remarquables efforts pour mettre en valeur le Musée d'Histoire de la médecine. Avec l'aide de Madame Marie-Véronique Clin, il n'a eu de cesse de mettre en valeur les collections et de promouvoir les travaux nécessaires pour redonner son lustre à ce lieu historique. Sous sa direction, avec l'appui de la conservatrice du Musée et de la collaboration de l'Académie de Chirurgie, le musée a édité deux remarquables ouvrages d'histoire :

- l'un consacré à la chirurgie *Corps blessé, quatre siècles de chirurgie* parmi les contributeurs figurent Denys Pellerin et Pierre Banzet ;
- l'autre d'anatomie *Corps exploré* auquel ont participé André Cornet, Denys Pellerin, Pierre Lefevre.

Le Président de l'Université, René Descartes, a fait rayonner la Médecine française à l'étranger : il a accompli plus de dix missions internationales pendant les cinq années de sa présidence. Il a concentré ses actions sur des pays avides de culture française : Turquie, Roumanie, Russie, Chine. Des accords bilatéraux de coopération ont été conclus, notamment avec l'université roumaine Carol Davilla. Il ne s'agissait pas d'accord formel sans contenu précis. Georges Crémer réunissait chaque année environ soixante-dix généralistes roumains pour leur apporter la formation complémentaire qu'ils attendaient. Comme le soulignait un de ses proches collaborateurs, dans les relations internationales, « sa stature et son élégance faisaient merveille ».

*
* *

Il appartenait à la division de Médecine et Spécialités Médicales de l'Académie nationale de médecine. Ses présentations à cette tribune sur le « sevrage des toxicomanes dépendant des opiacés dans une unité hospitalière de médecine interne » puis « les réflexions à propos du 3^e cycle de Médecine Générale » ont été des contributions précieuses aux travaux de notre Compagnie.

Avec Géraud Lasfargues, il a animé pendant quatre ans les débats de la première division. Comme dans les responsabilités qu'il avait assurées auparavant, on pouvait remarquer la netteté de ses avis, la sobriété de ses interventions, la pertinence de ses conseils.

Deux de nos commissions permanentes ont bénéficié régulièrement de sa participation. Il a enrichi de ses réflexions et de son expérience les avis émis par la commission XV chargée de suivre l'évolution de l'exercice médical en milieu hospitalier public, hospitalo-universitaire. Avec Pierre Ambroise-Thomas, René Mornex, Pierre Godeau notamment, il a demandé la création d'une commission permanente chargée d'étudier l'évolution de l'activité médicale libérale et de la Médecine Générale. Il en a ensuite suivi et enrichi les travaux.

En assurant pendant de nombreuses années la représentation de l'Académie de Médecine au sein du conseil national de l'ordre des médecins, il y avait acquis l'estime et le respect de ses membres.

*
* *

Georges Crémer a mené sa carrière professionnelle avec fidélité à ses convictions, dévouement au bien public : sa valeur et son implication à la vie publique furent reconnues par l'ordre de la Légion d'Honneur dont il était chevalier.

Mais je crains que le seul énoncé des grandes actions qu'il a mené ne m'ait pas permis de faire percevoir son exceptionnelle personnalité. Sa stature, son port, son élégance ne pouvaient laisser indifférent l'interlocuteur. Il en imposait par la sobriété de ses manières, la réserve qu'il adoptait au premier abord sans pour autant se protéger. Il avait une écoute attentive aux avis et sollicitations d'où qu'ils viennent ; au moment de donner la directive, il avait recours à des tournures prudentes et réservées : « Je ne sais pas ce que vous en pensez mais je crois que (...) », avait-il coutume de dire. Ce qui n'excluait pas les interventions vives si quelque proposition mettait en cause ses convictions. Il a exercé une autorité naturelle et sans effort dans toutes les situations et responsabilités qui lui ont été confiées.

*
* *

Il a trouvé dans un cercle d'amis fidèles mais surtout une famille unie, les ressources pour affronter les difficultés, maintenir son équilibre et alimenter sa volonté d'agir.

Le couple qu'il formait avec Micheline Lafosse depuis leur mariage en 1951 est un exemple de vie bien conduite et d'amour partagé. Il a suivi avec une affectueuse attention l'éducation de ses trois enfants. Il leur apportait soutien, conseil, sans jamais hausser le ton. Il les tenait soigneusement à l'écart des déceptions, difficultés ou conflits qu'il ne manquait pas de devoir affronter. Il ne faisait aucun cas auprès de ses enfants des hautes responsabilités qui lui étaient confiées et des honneurs qui lui étaient faits. C'est souvent par hasard que ses proches les apprenaient.

L'image du père médecin prestigieux a probablement favorisé le choix de Fabienne, sa fille aînée, médecin rhumatologue issue des meilleures écoles de la spécialité. Jean-Philippe s'orienta vers l'architecture et Sophie vers le barreau. Il laissait chacun trouver sa voie sans intervenir. Son esprit ouvert a dû être satisfait des orientations de ses trois enfants.

Dans la propriété familiale du Mazo, dans le Morbihan, s'exprimait, dans toute sa profondeur, son attachement à sa famille. Il trouvait dans le domaine qui entoure la maison l'occasion de satisfaire son goût pour la campagne et les activités qu'on y développe, il aimait s'impliquer dans la vie paysanne. C'est dans cette demeure qu'il réunissait les trois couples de ses enfants et ses neuf petits-enfants. Sa sœur,

Élisabeth, Lila pour ses proches, a trouvé là une ambiance accueillante et chaleureuse.

C'est au Mazo que furent célébrés les événements familiaux, notamment les mariages de ses enfants.

On ne peut manquer d'évoquer son frère Bruno de peu son cadet. Ils avaient été éduqués ensemble à l'école des Roches, ils ont toute leur vie entretenu des relations fraternelles et affectueuses. À première vue, leur parenté ne faisait aucun doute, ils pouvaient être pris l'un pour l'autre. Chacun dans son domaine menait sa vie avec détermination et talent. Georges Crémer suivait avec attention l'œuvre du comédien si largement reconnu. Il y avait entre Georges et Bruno une fraternelle complémentarité et admiration réciproque. Il fut douloureusement affecté par la mort de son frère.

On ne peut mieux prendre la mesure de l'affection que Georges Crémer suscitait parmi les siens qu'en rappelant les paroles prononcées par l'un de ses gendres le 22 mai 2013 sous les voûtes de Saint-Sulpice où nous lui rendions hommage. Après avoir évoqué sa vie en permanence tournée vers les autres, sa passion fusionnelle pour son épouse, la pudeur et la discrétion qu'il aurait exigées de ceux qui voulaient souligner ses mérites. En terminant, il déclarait avec émotion : « Il le fallait, il fallait que je vous dise aussi une chose, je vous ai aimé comme un père ».

Chère Madame, chère famille, chers amis, les membres de notre compagnie et notamment ceux qui ont collaboré sous son autorité au sein de la Faculté Cochin-Port Royal et de l'université René Descartes partagent avec vous la tristesse qu'a suscitée la disparition de Georges-Alfred Crémer. Nous garderons précieusement le souvenir de sa belle et généreuse personnalité.